

DE VISU

Affronter la scène

Entre le réflexe de se tourner vers le passé, vers un maître, et le devoir d'innover, la dualité fait partie de l'œuvre de Michael A Robinson

THROW GENRE

Installations et dessins de Michael A. Robinson
Fonderie Darling,
745, rue Ottawa
Jusqu'au 31 mai

JÉRÔME DELGADO

La scène est passablement bien garnie. À un point tel qu'elle ne semble pas suffisamment large pour tous ces lutrins et trépieds qui se font la lutte. Il y en a même qui sont obligés de poser le pied hors de l'estrade. Le miroir en guise de plancher double en intensité l'effet de cette foule agitée.

Qui sait s'il s'agit vraiment d'une métaphore humaine, se dit-on après en avoir fait le tour à peine arrivé dans la Fonderie Darling. Mais elle offre tout un contraste avec les lieux, si vastes et presque vides. Le chaos et la fragilité versus la prestance qui se dégage de cet édifice en béton presque centenaire.

Cette scène est une œuvre intitulée *Opening Night* et signée Michael A. Robinson. C'est une des deux installations que l'artiste montréalais

a créées pour *Throw Genre*, exposition qui s'inscrit naturellement dans sa pratique, autant par la forme que par le fond.

Après sa rétrospective en 2008 (au centre d'art actuel de Saint-Hyacinthe), il réussit à livrer (encore) la marchandise. Michael A. Robinson a certainement été le grand oublié l'été dernier, lors de la Triennale québécoise du Musée d'art contemporain.

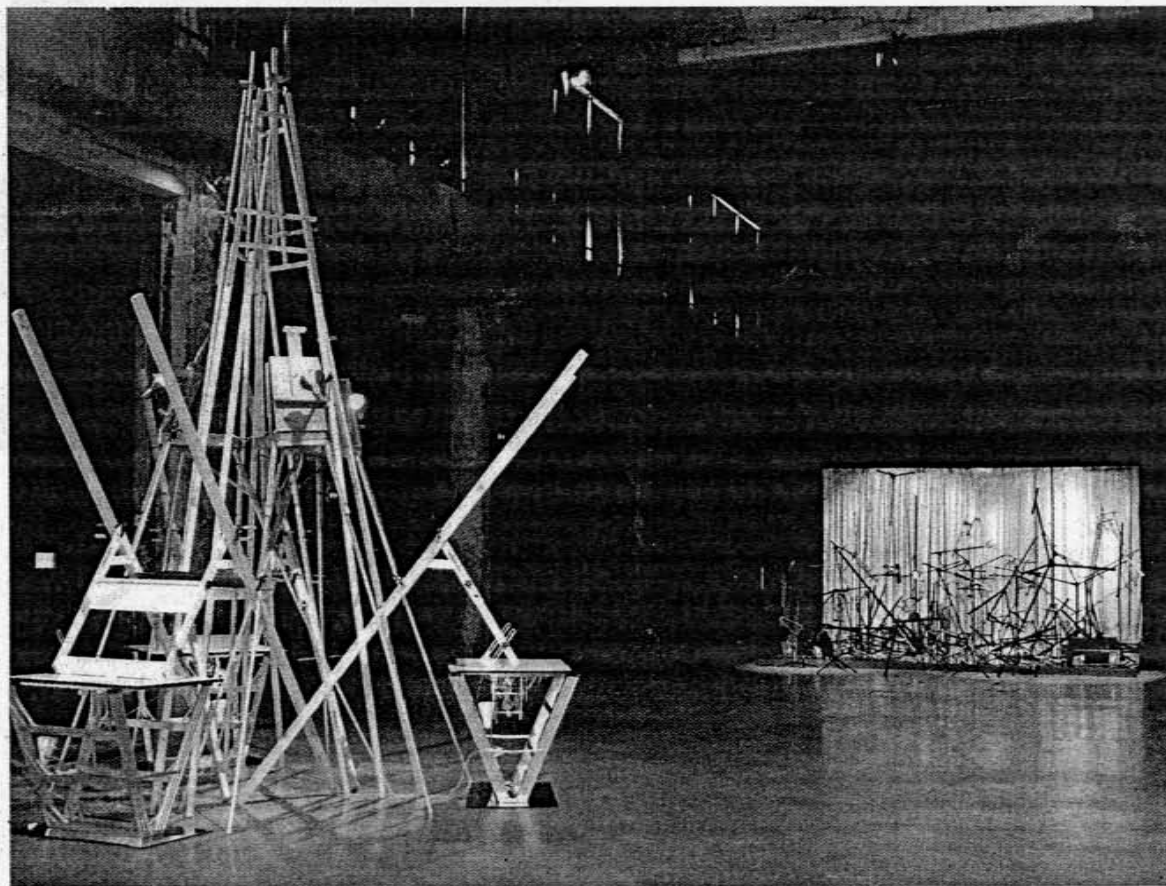
Il y a

toujours chez Robinson ce doigté pour arriver à des constructions en apparence très précaires

Dualités diverses

La structure étoilée qu'il reprend régulièrement depuis plusieurs années explose en mille exemples dans *Opening Night*. Les objets artistiques, souvent longitudinaux, qu'il détourne et retourne (des trépieds là, des chevalets ailleurs) sont encore sa matière première. Et le discours au sujet de la création comme réalité hasardeuse, jamais tracée d'avance, demeure au cœur de ses préoccupations.

Opening Night se veut une libre adaptation du film du même titre de John Cassavettes datant de 1977. Gena Rowlands y incarne une actrice confrontée à l'obligation



Vue d'ensemble de l'exposition de Michael Robinson à la Fonderie Darling

SOURCE FONDERIE DAR

d'exceller. L'alcool, l'improvisation, la peur de l'échec font partie intégrante de sa création et Robinson le rend bien avec cette scène apparemment sans queue ni tête. Et sans voix: aucun micro n'apparaît sur scène, et la bande sonore qui complète l'installation ne laisse entendre que des bruits.

«C'est la trame sonore du film, précise l'artiste, rencontré par hasard à la Fonderie. Mais je l'ai trafiquée. On y entend les bruits des pas, les claquements de portes, l'éclat d'un verre qui tombe au sol. Mais aucun dialogue.»

Michael A. Robinson ne semble pas aussi torturé à l'idée d'exposer, de s'exposer. Mais cette métaphore — c'en est une finalement — qu'il tire du cinéma illustre sa réalité d'artiste. Il peut, peut-être, compter sur un atelier dans cette même Fonderie Darling, «complexe alternatif pour les arts visuels», mais c'est un idéal si bref. Ça se bouscule au portillon, ici comme ailleurs.

La scène est assez large pour accueillir bien du monde, mais il y en a toujours qui finissent par en être éjectés.

L'excellence, la performance, la réussite à tout prix ne sont pas aussi éloquentes

Opening Night et Mise en scène, présentées à des distances respectables, apparaissent d'ailleurs comme la double face d'une même médaille

dans la deuxième installation, *Mise en scène*. Mais celle-ci, plus proche de la forme faussement monolithique qui lui est associée, a aussi ses extensions. Robinson a visiblement été confronté à la peur de se répéter.

Sa trouvaille, toute simple, repose sur l'effet de profondeur créé par un miroir. Dans *Opening Night*, le très grand miroir avait un autre rôle, celui de multiplier les éléments.

Ici, trois petites surfaces glacées nous mènent ailleurs, dans un monde abyssal. L'impression d'entrer sous terre est vraiment forte.

Rien ne sert de décrire toutes les composantes de cette œuvre.

Disons seulement qu'entre cette matière presque exclusivement en bois (des chevaux pour peintres) et les petites scènes repré-

sentant la vie secrète et torturée en atelier, il y a toujours chez Robinson ce doigté pour arriver à des constructions en apparence très précaires. Qui tiennent le coup, entre autres, par ce fond narratif qui les tisse.

Formalisme et narration, modernité et post-modernité, Michael A. Robinson jongle bien avec le difficile héritage qui incombe à un artiste œuvrant au XXI^e siècle. Entre le réflexe de se tourner vers le passé, vers un maître, et le devoir d'innover, la dualité fait partie de son œuvre.

Opening Night et Mise en scène, présentées à des distances respectables, apparaissent d'ailleurs comme la double face d'une même médaille. La première, plus sombre (les lutrins sont gris-noir), serait paradoxalement le côté public, celui révélé à la lumière (des projecteurs). Affaire d'artifices, cependant. Alors que la seconde installation, marquée de ce brun pâle propre au bois, serait la partie privée, plus intime. Plus vraie.

Collaborateur du Devoir